

# MODES

## NOUVEAUTÉS. DESCRIPTION DES TOILETTES

S'il est un âge difficile à franchir, âge que peu de femmes envisagent sans effroi, c'est bien certainement celui de quarante ans, et les meilleures comme les plus intelligentes s'y montrent rebelles. Mais puisque c'est une situation forcée que de vieillir, pourquoi ne par l'accepter avec philosophie? Il y a toujours un certain esprit à « faire contre fortune bon cœur ». Toutefois, nous ne saurions pas approuver les personnes qui jettent, à tout propos, leur âge à la tête des gens; il n'est que trop évident que le dépit seul les fait agir ainsi.

A quarante ans, la femme doit envisager la vie sous un nouvel aspect, et modifier en conséquence sa toilette et ses allures; elle ne peut ni s'habiller comme sa fille qui a vingt ans, ni danser comme à l'époque où elle-même les avait. Elle perd d'un côté, mais pour gagner de l'autre: son autorité grandit en raison des années écoulées et de l'expérience acquise; son intelligence, mûrie par le temps, est plus vive maintenant qu'autrefois et lui donne un ascendant qui a bien son charme. De là cette influence que les femmes de quarante ans savent quelquefois prendre sur leur entourage et dans les rapports sociaux. Influence qui découle autant de leur cœur et de leur caractère que de leur esprit.

Les bals de l'Élysée ont été comme le grand signal des réceptions importantes: il est peu de salons à Paris où l'on ne revive en ce moment, et voici les jours gras qui vont donner le dernier élan. Le mouvement mondain est si bien engagé, que les invitations de quinzaine se reportent jusqu'à la fin de mars. Il y a donc encore à l'horizon de belles et nombreuses soirées pour la danse. On peut être certain que les couturières ne s'en plaignent pas!

Toujours de la faille, du crêpe de Chine brodé, des pékins, du tulle lamé ou non, de la tarlatane: voilà pour les étoffes. Beaucoup de décolletés carrés, peu de manches, et encore la

forme collante; nous devons cependant à la vérité de déclarer que quelques femmes de goût se sont fait remarquer par des toilettes moins bridées. Citons-en une pour exemple:

Robe de cour, à longue traîne, en lampas rose et feuille morte. De forme princesse derrière, elle est taillée en cuirasse devant, où elle laisse à découvert un jupon de faille rose (qui peut être faux à volonté); des volants de malines, posés pied contre pied,

ornent le bas de celui-ci et y sont maintenus par des guirlandes de feuillage bruni. Les bords de la robe, y compris la traîne, sont recouverts de dentelle pareille et de franges postillon en soie rose, du meilleur effet. Berthe de malines; franges et feuillage bruni autour du décolleté carré. Guirlande de feuillage et de roses dans les cheveux.

Ce joli modèle, très-nouveau par sa coupe particulière, était empreint d'une véritable grandeur de caractère. Suffisamment collant du haut pour les exigences de la mode, il était assez ample du reste pour former de gracieuses ondulations.

Notons, en passant, que les plissés en organdi et valenciennes, tout-à-fait indispensables au bas des robes du soir, doivent être posés de telle façon qu'on ne fasse que les deviner. L'ondoiement naturel de la traîne doit seul permettre qu'on aperçoive ce raffinement coquet.



P. N° 299. — TOILETTE DE CHAMBRE.

liers serrant le cou. Un exemple nous fera mieux comprendre. — Il s'agit d'un large plissé en broché bleu électrique, disposé de façon à faire un dessus de corsage ouvert en carré, étroit du haut et large du bas. Une plissé de crêpe lisse, festonné de soie rose, garnit l'intérieur; enfin, ce fichu est complété par un tour de cou formé d'un plissé semblable, très-bas et réuni pied contre pied sous une bande étroite de faille rose; ce collier entoure le haut du fichu et vient se boutonner au milieu du cou.

Le grand succès du jour, en fait de LINGERIE, est aux fichus ouverts, avec col-



Cette disposition avait été lancée par la mode il y a deux ans, mais sans qu'elle trouvât d'écho; aujourd'hui, au contraire, toutes les femmes la patronnent. Nous l'avons vue reproduite en tulle et dentelle noire, formant un fichu qui se nouait devant, avec un bouquet de fleurs. Une étoile en diamant fermait la ruche du tour de cou; d'autres étoiles pareilles écartaient les bords du fichu pour faire le carré sur le corsage et le fixer de chaque côté.

Voici, à la louange d'une de nos bonnes lingères parisiennes, une gentille coiffure *Marie-Antoinette*. Un grand morceau d'organdi est coupé en carré du haut et du bas, mais en définitive presque rond; les bords en sont festonnés au point de rose. De ce morceau on forme un fond mou, un bavolet, puis le devant du bonnet; une bande bouillonnée, dans laquelle est passé un ruban bleu, entoure le fond et donne le caractère propre de la coiffure en se terminant derrière par un nœud bleu à bouts flottants.

A part un très-gracieux chapeau, que nous nommerions volontiers « chapeau mantille », les modistes sont très-pauvres d'idées. Ce modèle consiste en un diadème de velours noir se reliant à un fond de dentelle; de celui-ci se détache une petite

mantille de dentelle noire à doubles pointes tombant derrière, tandis que les deux autres extrémités forment barbes mentonnières devant. Des groupes de pensées sauvages en velours ornent le sommet du chapeau.

Nous pouvons signaler aussi une recrudescence dans l'application des tours de tête aux capotes; ils sont généralement en tulle blanc simplement ruché et sans la moindre dentelle.

Mary d'AUBERVILLE.

#### Description de la gravure P. n° 209.

**DESHABILLE MATINAL.** — Peignoir en basin blanc, de forme princesse, entouré d'un très-haut volant plissé en nansouck. Un pli Watteau, de même étoffe, encadré de plissés en nansouck, est ajouté dans le haut du dos; le milieu du bord inférieur de ce pli est relevé sur le côté du vêtement en formant plusieurs drapés. Un nœud de ruban bleu marine est posé en guise d'ornement. Plissés de nansouck posés pied contre pied autour du cou et sur le bord des devants, où ils sont ornés d'une échelle de nœuds bleus. Volant plissé au bas de la manche, avec bracelet et nœud de ruban. — Bonnet d'organdi, à bords festonnés, composé d'une seule pièce ruchée à larges plis devant et formant un long bavolet coquillé. Ruban bleu resserrant le fond et nœud sur le côté.

(Voir les descriptions des autres gravures à la page 107.)

## COIFFURES & CHAPEAUX

1. Coiffure en cheveux pour jeune femme (genre *Louis XV*). — Cette coiffure, qu'on peut difficilement exécuter soi-même, est composée d'un



1. Coiffure genre Louis XV.

bandeau russe pour le devant et de deux coques enroulées pour les côtés. Avec le haut des cheveux, derrière, on fait des coques crépées extérieu-

rement et placées en tous sens sur un crépé. Les cheveux du bas, crépés en masse, sont relevés à deux reprises, de manière à former bosse à la nuque et rouleau au-dessus. Enfin, deux mèches conservées pour la fin et frisées au bâton tombent sur les épaules. — Rose thé, coques de surah et plume avec aigrette, le tout de nuance crème, formant pouff sur le côté de la coiffure. Perles d'or enroulées sur les boucles.



2. Coiffure de jeune fille.

2. Coiffure de jeune fille. — Les cheveux, partagés en deux parties derrière, sont ramenés de chaque côté en l'air, puis nattés très-largement et maintenus au milieu de la tête; les extrémités de chaque natte sont ensuite fixées par derrière avec un nœud de ruban. Une mèche bouclée tombe sur les épaules et complète l'ensemble.



3. Chapeau de feutre noisette. — La passe, doublée de faille crème, est garnie d'une guirlande de feuilles mortes en velours. Plume crème et barbes en tulle crème brodé formant le bavolet; les tuyaux de celui-ci sont maintenus par de grosses têtes de « piquants » assorties aux feuilles



1. Chapeau de feutre.

m. rier. — Modèle de la maison de Byster weld (rue du faubourg Saint-Honoré, 3).

4. Capote de velours ivoire. — Fond mou; passe petite, bords plissés et



2. Capote de velours.

bavolet. Touffe de plumes sur le sommet; rose avec bouton et feuillage sur le côté d'avant et sur le bavolet. Brides de velours nouées sur le côté. — Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30).

5. Capote de peluche blanche. — Fond mou et passe diadème; celle-ci, doublée de velours loutre, est garnie d'une plume blanche formant bandeau, avec un colibri sur le haut. Barbes en dentelle. Écharpe de surah,



3. Capote en peluche.

disposée autour de la calotte, avec groupe de pensées sauvages et de roses thé sur le sommet. — Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue Vivienne, 30, et rue de la Paix, 15).



4. Chapeau de velours.

6. Chapeau de velours ananas. — Calotte plate, passe diadème et bavolet, celui-ci placé assez haut. Bandeau de velours bleu marine, noué derrière sous le bavolet. Plume assortie placée sur le dessus. — Modèle de la maison Day-Fallette (boulevard de la Madeleine, 15).



## CHRONIQUE MONDAINE

Le grand événement de la quinzaine a été la première représentation, au Théâtre-Français, de la nouvelle pièce de M. Alexandre Dumas, *l'Étrangère*! Le nom de l'auteur, le bruit à outrance fait autour de l'œuvre, le titre même de la pièce avec ses dessous énigmatiques, tout contribuait à surexciter au plus haut point la curiosité publique.

Depuis huit jours on ne s'abordait plus, dans les salons ou les clubs de Paris, qu'en s'informant de *l'Étrangère*. « Savez-vous quand elle passera? — Irez-vous à la première? — Non, je suis de la répétition, etc., etc. »

Cette fameuse représentation a eu lieu, devant la salle la plus brillante qu'ait vue depuis bien longtemps le Théâtre-Français, et, il faut bien le dire, *l'Étrangère* a été une déception. Au lieu de l'étude puissante, originale, passionnée, à laquelle on pouvait s'attendre sur l'invasion de l'étrangère dans la haute société française, sur son rôle, sur son influence en ce milieu, on a eu un mélodrame traité, certes, avec talent, mais qui, par la banalité des types, rappelle beaucoup trop le vulgaire répertoire de *l'Ambigu*.

On a revu cette femme non moins étrange qu'étrangère, — américaine ou créole, selon les théâtres, — qui, victime de la société dès l'enfance, a déclaré la guerre à l'humanité et s'en venge sans trêve ni merci. Partout où elle passe, elle sèche, tout autour d'elle, les cœurs, les consciences; elle sème la ruine, elle enfante le déshonneur.

Elle s'est déjà appelée de mille et un noms dans le roman, dans le théâtre, avant d'apparaître dans le répertoire de M. Dumas, et *Cora*, *Fanny Lear*, *la Salamandre* et bien d'autres que j'oublie, sont ses sœurs ou ses cousines germaines.

À côté de la femme-vengeance, — qui, pour avoir beaucoup servi devant la rampe, n'en est pas plus vraisemblable, — on a retrouvé au Théâtre-Français le jeune duc du faubourg Saint-Germain, coupable de tous les vices, capable de tous les crimes, et qui meurt au dénouement, pour la plus grande satisfaction de la vertu triomphante, frappé d'un coup d'épée justicier « dans un terrain vague ».

On a renoué connaissance avec bien d'autres vieilles relations : *M. Poirier*, qui s'achète un gendre titré au prologue de la pièce, et s'en arrache les cheveux à la fin; le *docteur* si occupé qu'il ne sait pas comment faire pour manger, mais qui trouve toujours le temps de débiter d'interminables conférences; la *marquise* sur le retour; incurable évaporée qui fait des mots à propos de tout; l'*ingénieur* fatal et irrésistible, qu'on croyait disparu avec les colonels du *Gymnase*; que sais-je encore!...

Jamais M. Dumas n'avait mis son talent au service de personnages plus rebattus et moins dignes de lui. Les trois premiers actes de sa pièce sont consacrés à l'exposition du sujet. Au quatrième acte seulement, l'action se noue dans une fort belle scène où Mlle Croizette a trouvé un « *Pouah!.. Misérable!* » qui fera courir tout Paris, et qui lui a valu une ovation méritée.

Il suffit d'un de ces cris souvent pour assurer la fortune de la plus méchante pièce.

Laferrière, dans ses *Mémoires*, raconte que toute une génération a frémi à ce cri de détresse :

Que voulez-vous? Du pain?.. Du pain!.. je n'en ai pas!..

poussé par Talma dans *Charles VI*, une des plus mauvaises tragédies de ce temps-là.

*Charles VI* était d'un M. Delaville de Miremont, qui s'était fait une réputation avec le *Folliculaire*. — Qui est-ce qui se

souvient, aujourd'hui, de *Charles VI* et du *Folliculaire*? — Mais cette tragédie de *Charles VI*, qu'un élève de quatrième n'oserait pas signer, avait eu deux bonnes fortunes : Talma, d'abord, dans le rôle principal, et puis ce vers dans la bouche du grand artiste :

Que voulez-vous? Du pain?.. Du pain!.. je n'en ai pas!..

On accourut pendant des mois de tous les coins de Paris pour entendre l'inimitable artiste proférer ce cri.

Une des prétentions de l'auteur de *l'Étrangère* a été de peindre le monde du faubourg Saint-Germain, et il ne l'a guère rendu avec plus de ressemblance que, dernièrement, M. Barrière, dans les *Scandales d'hier*.

À ce propos, il est curieux de remarquer que la plupart des écrivains, en France, semblent s'être donné pour règle de parler des salons sans jamais y aller. Aussi que de sottises au sujet du monde, de ses pompes et de ses œuvres! Que de solécismes grossiers sans les plumes les plus connues, dans les romans les plus lus, dans les pièces les plus applaudies!... On dénature les usages du monde, on lui prête des mœurs, des façons qu'il n'a pas. On l'habille comme il ne s'est jamais habillé et on le travestit au physique et au moral, — sans la moindre vergogne.

Ce n'est pas cependant que le faubourg Saint-Germain — comme l'Empire du milieu pour les chrétiens — soit un pays fermé pour les écrivains. Nulle part ailleurs, au contraire, pourvu que leur plume soit sans peur et sans reproche, ils ne sont mieux accueillis et plus fêtés, et le temps n'est plus où Mme Swetchine, sollicitée de recevoir chez elle le romancier de la *Dame aux Camélias*, sous prétexte qu'il désirait connaître un salon du faubourg Saint-Germain, répondait :

— Je ne demande pas mieux, mais le jour où M. Dumas serait dedans, mon salon ne serait plus un salon du faubourg Saint-Germain.

Malgré son infériorité sur les autres œuvres de l'auteur, sur *le Demi-Monde*, voire sur *la Princesse Georges* et *Monsieur Alphonse*, *l'Étrangère* devra peut-être à ses interprètes de demeurer quelque temps sur l'affiche, Mlles Croizette et Sarah Bernhardt, Mme Madeleine Brohan, rivalisent d'efforts en faveur de la pièce de M. Dumas, et l'ensemble en est dignement complété par MM. Got, Febvre, et Thiron.

P. DE LUCENAY.

## ECHOS DE LA MODE

C'est à *l'Étrangère*, de la Comédie-Française, qu'il faut aujourd'hui demander des modèles d'élégance et de goût.

Voici la description exacte des toilettes de Mlle Croizette, dans le rôle de la duchesse de Septmonts :

1<sup>er</sup> acte. — Une robe princesse Jane, en damas broché blanc ivoire à grandes fleurs, tout unie devant, avec gros ruché de plis derrière. Le devant de la robe est garni d'une haute broderie, de cactus en perles fines et perles argentées; autour du cou, la même broderie garnissant le corsage. Toilette d'une grande simplicité et d'une élégance de forme idéale.

2<sup>e</sup> acte. — Une robe princesse en velours vert émeraude, boutonnée sur le côté par trois rangs de petits boutons grappés. Une grande draperie tournante en cachemire gris argent, garnie d'effilé andaloux partant du dos et retombant en flots sur la jupe, d'une façon on ne peut plus artistique, et relevée de côté par une cordelière.

3<sup>e</sup> acte. — Robe de visite sans relevé ni retroussis, garnie de dentelles brodées or fin, recouverte d'effilés noirs qui en atténuent l'éclat et donnent à cette robe un cachet de distinction qui en fera un grand succès.









4<sup>e</sup> acte. — Robe de maison, le derrière de la jupe de forme princesse, en étoffe brochée Pompadour; le devant composé d'un fouillis de dentelles, de plis, d'effilés blancs sur une jupe fond gris rose, à bandes de satin assorties de ton à la traîne Pompadour.

Comme chapeau, signalons un Léopold-Robert en crysanthèmes paille, voilé d'une écharpe de tulle finement brodée d'or et drapée devant sur le corsage, formant presque un vêtement. Ce chapeau sera une des grandes nouveautés du printemps.

Mlle Sarah Bernhardt n'a pas ses robes moins réussies que celles de Mlle Croizette. Elle en a deux, notamment, qui ont fait sensation. Celle du troisième acte, en crêpe de Chine paille très-clair, est faite à la juive, avec ceinture écharpe à l'orientale, serrant la jupe à mi-hauteur.

Au cinquième acte, elle apparaît chez la duchesse de Septmonts avec une robe fourreau de velours noir, recouverte d'une tunique entièrement perlée de jais. Le petit paletot est garni d'une bordure de fourreau noir. Chapeau de jais noir avec mantille.

Ces robes, non moins que celles de Mme Madeleine Brohan, en broché gris au premier acte, en velours frappé marron dans le reste de la pièce; — de Mlle Lloyd, bleu impératrice et de coupe Louis XV; — de Mlle Tholer, rose pâle avec fichu de gaze blanche, — feront la joie de toutes les lognettes féminines pendant les soirées de *l'Etrangère*.

C'est, ainsi que le fait remarquer le *Sport*, un véritable cours de la mode en cinq actes.

L. S.

## DEUX DES QUARANTE

L'Académie française, au moment où elle se prépare à recevoir M. John Lemoine, vient de perdre successivement deux de ses membres : M. le comte de Carné d'abord, puis M. Patin, son secrétaire perpétuel.

Doyen de la Faculté des lettres depuis 1865, M. Patin était né le 21 août 1793. Il s'était signalé de bonne heure à l'attention de l'Académie française par ses *Eloges* de l'historien de Thou, Bossuet, Bernardin de Saint-Pierre et Le Sage, et a mérité ce que vient d'écrire de lui M. Mézières, son collègue. Laissons parler ce dernier :

On ne peut juger librement les œuvres d'un écrivain le lendemain de sa mort; mais on peut parler de l'homme, dire ce qu'il a été, fixer le souvenir qu'il laissera dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. M. Patin mérite de ne point disparaître sans qu'on essaie de saisir, au moment même où il nous quitte, les traits principaux de sa rare et aimable nature. Il réunissait dans sa personne deux qualités qui s'excluent quelquefois, mais dont la rencontre est pleine de charme, l'esprit et la bienveillance.

C'était le plus agréable et le plus délicat des causeurs, nul ne savait plus d'anecdotes que lui et ne les racontait mieux, avec plus d'aisance et de bonne grâce, sans jamais y mêler aucun propos méchant, aucune pointe d'ironie. Il avait trop de finesse pour ne pas démêler tous les travers des hommes, mais aussi trop de bonté pour ne pas les juger avec indulgence. Il était plus sensible aux qualités qu'aux défauts, et, de toute chose, comme de toute personne, il apercevait tout de suite le meilleur côté.

C'est ainsi que la vie lui a été douce, parce qu'il n'a jamais demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait lui donner. Il ne possédait pas seulement tous les signes extérieurs du bonheur, la considération, le respect qui s'attache à la plus haute situation littéraire de notre pays, le dévouement unanime, la

vénération de l'Université et de l'Institut; il a joui de ces biens avec la plénitude d'une âme faite pour le bonheur et digne de l'obtenir. Il a été réellement un homme heureux, non parce qu'il a demandé à la fortune, mais parce qu'il a reçu d'elle avec reconnaissance, sans aucune ambition prématurée ni aucune impatience d'amour-propre.

Le bonheur ne dépend point de notre rang dans le monde, il dépend de nous-mêmes, de la modération et de la sagesse de nos désirs. Dans quelque situation qu'il eût vécu, M. Patin eût su être heureux. L'intimité de la famille, une société choisie, le commerce de ses chers livres eussent suffi à son bonheur. Il était de ces âmes délicates et nobles, des plus rares dans notre société, dont la paix intérieure ne se laisse troubler par aucun bruit, par aucune passion du dehors. Il n'attendait point la satisfaction des biens extérieurs, il la trouvait surtout en lui-même, dans le parfait équilibre de ses facultés, dans l'accord qu'il établissait sans peine entre ce que la réalité lui offrait et ses propres vœux.

Il manquerait un trait essentiel à ce portrait rapide d'un si galant et si honnête homme, si nous n'ajoutions qu'on n'a jamais surpris chez lui, dans le cours d'une si longue carrière, dans des fonctions si diverses et si activement remplies, la plus petite trace d'un sentiment mesquin, la moindre apparence de vanité ou de jalousie. Modeste pour lui-même et exempt de toute prétention personnelle, il faisait valoir avec la plus généreuse cordialité tous les mérites des autres et ne rencontrait jamais un talent sur sa route sans l'encourager d'une parole fortifiante.

Il aimait les gens de mérite, il ne craignait pas de leur dire le bien qu'il pensait d'eux, encore moins de le dire aux autres. Les éloges ne lui coûtaient pas; la critique seule lui était pénible et avait peine à sortir de ses lèvres bienveillantes. Le nombre est grand de ceux auxquels il a tendu la main, qu'il a aidés et soutenus dans des circonstances décisives. On ne pourrait pas citer une seule personne qu'il ait jamais découragée ou à laquelle il ait nuï. Il a vécu entouré d'amis; il meurt sans laisser, sans mériter un seul ennemi.

A. MÉZIÈRES.

## THÉÂTRES

VARIÉTÉS. — M. Gondinet, qui est homme d'esprit, a entrepris de faire une pièce amusante sur ce sujet: *le Dada*. Une thèse scientifique, qui est le « dada » d'un de ses personnages, lui a servi à justifier son titre, et M. Costé a mis le tout en musique. Malheureusement le public semble avoir de la peine à enfourcher ce dada qui appelle une bonne revanche.

BALS ET CONCERTS. — Frascati, qui, sous la direction d'Arban, a mené à grand orchestre le carnaval dansant, a organisé, pour le dimanche et le mardi-gras, deux bals d'enfants, avec théâtre Guignol, tombola, danse, farandole et rondes enfantines. M. Polichinelle en personne dirigera ces fêtes de familles, toujours si goûtées de ce petit monde que les parents aiment tant à costumer et à voir sauter gaiement.

A Valentino se succèdent, comme toujours, les bals annuels des corporations parisiennes. Les sociétés de secours mutuels trouvent moyen d'allier la bienfaisance au plaisir, et déjà le maestro Deransart a vu passer sous la baguette qui dirige leurs joyeux tourbillons Lisette et Frontin, c'est-à-dire les gens de maison, puis les garçons d'hôtel, les pâtisseries-glacières, d'autres encore. Le 28 février, ce sera le tour des tapissiers; enfin, le 18 mars est réservé aux fleuristes, et l'on peut compter d'avance qu'il y aura là autant de fraîches toilettes que de jeunes et jolies femmes.

HOP-FROG.



PLANCHE M. N° 13. — DESCRIPTION, PAGE 107.



TOILETTES DE VISITE





*Jules Durry*

*1300*

*A. Levy, imp. r. des Mirois, 86*

*Ad. Goubaud & Pile, Ed. Paris*

# LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Coiffures d'intérieur de M<sup>lle</sup> H<sup>ne</sup> Du Riez, r. Halévy, 8. Eau Figaro, B<sup>te</sup> Bonne Nouvelle, 1.  
 Ceinture Régente de M<sup>lle</sup> De Vertus Sœurs, r. Aubry, 12. Lingerie et Broderies de la M<sup>lle</sup> Gessat & Aubry, r. S<sup>t</sup> Honoré, 332.  
 Parfums de Pinaud & Meyer, B<sup>te</sup> des Italiens, 30. Machines à coudre de H Seeling, B<sup>te</sup> Sébastopol, 70, et r. N<sup>os</sup> des P<sup>ts</sup> Champs, 97.

Entered at Stationer's Hall.







PLANCHE M. N° 15. — DESCRIPTION. PAGE 107.



COSTUMES D'ENFANTS



## TROP BELLE ET TROP LAIDE

(NOUVELLE. — FIN.)

## V

Cette quiétude dans laquelle Antoinette s'était endormie, et qui était comme une sorte de bonheur, fut tout à coup troublée par la lettre que voici :

« Rappelez-vous les paroles que je vous disais, ce soir heureux où nos deux cœurs s'unirent pour ne plus se rencontrer.

» Dans l'éclat de votre beauté et de succès qui vous pouvaient rendre si fière, vous avez eu l'indulgence de m'écouter et d'accueillir mes paroles comme répondant aux aspirations de votre propre cœur.

» Vous rêviez de rencontrer un homme simple et sans ambition, — pauvre lui-même comme vous l'étiez à cette époque, — mais qui, pour s'élever jusqu'à vous, aurait travaillé de toute l'ardeur de ses jeunes bras et de sa tête, — qui eût été fier de posséder cette beauté, cause de vos tourments, mais qui sans être jaloux de vous voir si belle, aurait fait de ces dons l'objet de son culte et vous eût dressé un autel non dans les salons, mais dans votre demeure.

» J'osai vous dire que ce rêve que vous faisiez, je le faisais pareillement, et que j'étais capable de réaliser l'idéal de cet homme dévoué et modeste.

» C'est là-dessus que nos deux mains se joignirent et que nos deux cœurs s'unirent.

» J'ai conservé les liens que je m'étais donnés. Avez-vous rompu ceux qui vous attachaient à moi ? Dans la bonne et dans la mauvaise fortune qui vous sont échues, m'avez-vous rayé de votre vie et de votre souvenir ?

» Je suis demeuré le même. De vous, je connais avant tout les qualités de l'âme et de l'esprit, qui primaient à mes yeux votre souveraine beauté. Cela ne se perd pas. Le reste m'inquiète peu. Comme auparavant, aujourd'hui je ne rêve que l'obscurité pour tous deux, et pour vous l'autel que je voulais dresser dans notre demeure à votre beauté, — et que je vous y dresserai encore.

» Des ambitions auxquelles nous étions étrangers, vous et moi, nous ont séparés. Vous êtes affranchie, et moi, la liberté que me laisse la mort de mes parents me donne le droit de rouvrir le livre de ma vie au plus bel endroit, où j'y avais mis le signet. »

Cette lettre était d'Eloi Duparc.

Elle produisit sur le cœur d'Antoinette l'effet d'un coup de foudre. La communiquant à sa mère :

— Eloi n'est donc pas marié ?

— Non, répondit M<sup>me</sup> Domase. Le mariage dont il avait été question pour lui a manqué au dernier moment.

— Et la cause ?

— Eloi s'y est refusé.

Antoinette eut un ravissement qui illumina son pauvre visage et le transfigura un instant.

— Je serai heureuse de voir Eloi, dit-elle. Veux-tu, chère mère, lui faire porter ce billet ?

Le billet d'Antoinette à Eloi ne portait que ce mot : « Venez »

Peu à peu les traces les plus violentes du mal qui avait ravagé le beau visage d'Antoinette s'étaient atténuées. Il s'y était fait comme une sorte de calme qui avait enlevé à ses traits le masque hideux des premiers jours. Elle n'était point redevenue belle, la pauvre enfant, mais elle avait perdu cet aspect répugnant des premiers jours. Et disons-le, la lettre d'Eloi avait produit sur elle l'effet d'une sorte de miracle.

Eloi accourut chez les Domase, ému, pâle, préparé à toutes les déceptions.

La première personne qu'il vit en entrant dans le salon fut Antoinette, qui alla vivement au-devant de lui. Elle n'avait mis aucune coquetterie à se présenter à ses yeux dans la triste condition que ses malheurs lui avaient faite. Sa toilette était fort simple, et elle ne portait point le voile épais qui d'ordinaire la cachait à tous les yeux. Elle ne s'était parée que de son merveilleux sourire, qui lui était naturel d'ailleurs.

Eloi, dès qu'il aperçut Antoinette, se précipita vers elle, saisit ses deux mains tremblantes et froides, y colla ses lèvres avec transport et tomba à genoux devant la jeune fille.

— Regardez-moi bien, Eloi, dit Antoinette.

— De mes yeux les plus ouverts, répondit Eloi.

— Je ne vous fais pas peur ?

— En quoi, ma bien chère Antoinette ? J'ai la mémoire des yeux en même temps que celle du cœur, pour ne vous voir jamais que comme je vous voyais jadis et pour me souvenir de tout ce que j'ai aimé en vous.

— Merci, Eloi. Mais il est un aveu que je dois vous faire.

— Parlez.

— De cette fortune qu'un hasard romanesque m'a valu, je n'ai plus rien. Autant j'étais pauvre étant « trop belle », pour mériter un mari tel que vous, autant je le suis étant « trop laide » pour vaincre les répugnances que ma fortune ne parvenaient point à faire surmonter.

— Qu'est-ce à dire ? demanda Eloi.

— Cela signifie qu'ayant résolu de ne point me marier, et n'ayant que faire d'une fortune qui ne me servait de rien, je l'ai restituée aux héritiers de mon adorateur inconnu.

— Est-ce bien vrai, ce que vous me dites-là, Antoinette ?

— Quel intérêt aurais-je à vous le dire, si cela n'était ?

— Eloi réfléchit un instant, puis d'une voix émue.

— Dans le petit héritage que m'ont laissé mes parents se trouve une ferme féconde que j'affectionne beaucoup. La maison de maître, sans être élégante, est confortable ; de grands et beaux arbres l'encadrent ; il y a d'assez riches pâturages à l'entour où paissent trois grandes paires de bœufs et huit vaches ; la basse-cour est bien peuplée et des canards nombreux hachottent dans une mare voisine. Depuis que je suis mon maître, j'ai beaucoup plus vécu sur cette ferme qu'à Paris. — J'offre à ma chère Antoinette d'y venir vivre avec moi, si elle veut bien encore m'accepter pour mari... Là-bas, il y a bien assez pour deux...

Antoinette n'en écouta pas davantage et se jetant au cou d'Eloi :

— Ah ! s'écria-t-elle, le bonheur est capable de produire un miracle et de me faire redevenir belle ! Merci, mon cher Eloi ! Vous êtes un honnête homme et vous m'aimez réellement, comme je vous aimais, moi ! Apprenez tout maintenant : non, je ne suis pas pauvre. Ma fortune m'est restée...

— Tant pis ! murmura Eloi.

Ce mot, échappé sincèrement des lèvres d'Eloi, émut plus encore Antoinette.

— Je veux, dit-elle tout à coup, que nous nous mariions sans bruit, sans éclat, dans l'église du village d'où dépend votre ferme. Vous accomplissez un acte de dévouement, Eloi ; il ne faut pas que les curieux jettent sur le passage de votre femme des épithètes qui sonneraient mal à votre oreille. L'obscurité me convient...

— Vous vous trompez, ma chère Antoinette, interrompit Eloi, ce n'est pas un acte de dévouement que j'accomplis, mais un acte d'amour. Je suis trop fier de vous pour que des quolibets malséants arrivent jusqu'à mes oreilles, même si on osait se les permettre. C'est donc au grand jour et en pleine foule que je désire que se fasse notre mariage.



— Après quoi nous partirons pour la ferme ?  
— Soit !

Les femmes ont au service de leur coquetterie et de leur amour-propre des ressources que les hommes n'imagineraient pas.

Arriva le jour du mariage auquel avaient été conyiés de nombreux assistants, qui ne se firent pas faute de s'y rendre, sans compter la foule de curieux alléchés par le bruit de la « laideur » de la mariée.

Lorsque Antoinette descendit de la voiture qui s'arrêta devant l'église, il y eut une poussée pour la voir de plus près et aussi un cri d'admiration et de surprise.

Antoinette avait si habilement disposé les plis de son long voile nuptial et ménagé les remparts qu'y faisaient de grosses fleurs brodées dans le tissu, que son visage presque tout entier se trouva dissimulé, comme sous un loup de fil qui s'arrêta à la lèvre supérieure. A travers ce voile protecteur s'échappaient des regards superbes comme des flèches enflammées, et au point où finissait le masque rayonnait cet adorable sourire qui n'avait pas son pareil dans le monde.

De là ce cri d'admiration, et il était bien mérité, qui s'échappa de la foule, et ce cri de surprise.

Quand Antoinette se trouva avec son mari dans la sacristie :

— Ah ! j'ai eu grande envie, lui dit Eloi, de déranger ce voile dont vous avez si artistement caché votre visage, tant je voulais que l'on vous vit telle que je vous prends... Si je ne l'ai pas fait, c'a été pour ménager votre coquetterie naturelle de femme.

— Vous avez eu peut-être tort, répondit Antoinette, car je me sentais belle de bonheur, et j'en étais fière pour vous.

Le jour même du mariage, ils partirent pour la ferme.

Il y a de cela cinq ans.

Eloi n'est pas revenu une seule fois à Paris.

Antoinette a deux enfants, et les paysans, quand ils parlent de ceux-ci, disent toujours :

— Les beaux petits enfants de la jolie dame de la ferme. C'est à croire que le miracle s'est opéré.

Xavier EYMA.

### SPLEEN \*

Pourquoi l'invincible tristesse  
Accable-t-elle la raison,  
Lorsque s'évapore l'ivresse  
Vers les blancheurs de l'horizon ?

Heureux le soir, heureux l'aube,  
Pourquoi l'insurmontable ennui  
Nous prend-il au cœur, quand s'éveille  
Notre regard voilé la nuit ?

C'est que le rêve qui nous berce  
S'envole dès le jour venu,  
Ainsi qu'un verre qu'on renverse,  
En répandant son contenu.

C'est que la vie a son mystère,  
Porte que nul ne peut ouvrir ;  
Et que le vrai bonheur sur terre  
N'existe point : vivre est souffrir.

H. BAZOUGE.

## LE FACTEUR RURAL

(NOUVELLE.)

Le facteur laissa échapper une exclamation de colère.

— Bah ! ce n'est rien, dit l'autre ; à nous deux nous les aurons bientôt ramassées.

Et sans tenir compte du refus de Martin, qui prétendait se passer de son concours et faire la besogne tout seul, il se mit à la poursuite des dépêches.

Quand ils eurent recueilli tout ce qu'ils purent trouver, le facteur les soumit à un minutieux examen ; puis il parut soucieux, comme si son compte n'y était pas.

— Est-ce qu'il en manque ? lui dit son compagnon.

— Il me semble qu'il y avait une lettre de plus.

— Bah ! vous vous serez trompé, ou bien vous l'avez oubliée au bureau.

— C'est bien possible.

Il se dit qu'il devait en être ainsi ; cependant il reprit ses recherches et fureta sous les meubles ; il ne trouva rien et en conclut que ses souvenirs n'étaient pas bien fidèles, car il avait surveillé les mouvements de son compagnon et il ne lui paraissait pas admissible qu'il eût dérobé une lettre ; cependant il se hâta de sortir en regrettant d'avoir mis le pied dans cette maison. L'homme qui était entré en relation avec lui lui inspirait une véritable répulsion, et il avait pour principe, en raison des habitudes de discrétion que la Poste impose à tous ses agents, de tenir à distance quiconque ne lui paraissait pas mériter confiance.

L'orage s'était un peu calmé ; la pluie qui continuait toujours ne tarda pas à cesser complètement, et un brillant soleil illuminait la campagne quand le facteur arriva au village le plus rapproché.

Une femme était sur la porte de sa maison, attendant son passage. Elle était encore jeune et, sans être d'une beauté remarquable, avait une figure avenante et sympathique.

— Monsieur Martin, lui dit-elle, vous devez avoir une lettre pour moi ?

— Non, madame André, je n'ai rien.

— C'est étonnant ; mon mari devait cependant m'écrire aujourd'hui ; vous ne sauriez croire combien son silence m'inquiète.

Elle pâlit et parut avoir à peine la force de se soutenir.

Le facteur la fit rentrer et lui présenta un siège sur lequel elle se laissa tomber. Deux charmants enfants fixaient sur elle des regards tristes et troublés.

— Vous recevrez une lettre demain, madame André, lui dit le facteur ; un retard d'un jour s'explique facilement : on est dérangé, une affaire imprévue survient, on manque le courrier.

— Non, je le connais et ne puis comprendre son silence. Vous savez qu'il est parti il y a deux mois pour la ville. Il s'agissait d'un travail qui devait lui rapporter beaucoup d'argent ; il s'agissait aussi d'un petit héritage à recueillir. Mais tout est terminé. Il m'a fait dire qu'il reviendrait ce soir ; il avait pris ses mesures pour cela. C'est demain qu'on vend la métairie de la Mare ; il est décidé à l'acheter en totalité ou en partie. C'est une occasion qui ne se retrouvera plus, mais j'aimerais mille fois mieux qu'il la manquât que de revenir sans m'avoir prévenue.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on a de méchants desseins contre lui et que la nuit un mauvais coup est bientôt porté. Vous savez qu'il y a deux routes pour revenir ici ; l'une est plus longue, mais plus sûre. J'ai peur qu'il ne revienne par le Moulin-Brûlé, d'autant

(\*) *Les Victimes*, poésies, par H. Bazouge. Un vol. in-12 elzévir, chez Alphonse Lemerre, éditeur, passage Choiseul, 31, Paris.



plus qu'il a quelqu'un à voir de ce côté. Je tremble rien qu'en y pensant; si je savais...

Le facteur chercha à calmer ses craintes, elle secoua la tête.

— Vous ne pouvez supposer, reprit-elle, de quoi sont capables certains hommes, quand ils en veulent à quelqu'un.

Elle parut hésiter, puis ajouta :

— Si je tremble, ce n'est pas parce que mon mari aura à traverser avec de l'argent un endroit dangereux, c'est aussi qu'il y a dans le pays un misérable dont le plus vif désir est de mettre cinq pieds de terre entre eux.

« Cette haine date de loin. Lorsque j'étais jeune fille, il voulut m'épouser, mais il me faisait horreur; il ne m'a jamais par donné d'avoir repoussé ses offres et a enveloppé dans la même rancune celui que je lui avais préféré. Il nous en veut à Georges et à moi d'être dans l'aisance, tandis qu'il végète dans la misère, comme si les honnêtes gens étaient responsables des mécomptes qui arrivent aux fainéants et aux ivrognes. Ce n'est pas tout: un crime a été récemment commis, on a eu des soupçons, mais les preuves ont manqué. Je les possède, et le coupable le sait; allez, c'est un secret dangereux pour une femme qui n'a que des enfants autour d'elle.

« Hier il m'a accostée pour me sonder; je ne lui ai pas dissimulé mon mépris. Il a bien vu qu'il était démasqué à mes yeux; il m'a prodigué les insultes et les menaces. J'ai eu la malheureuse idée de lui dire que bientôt, quand mon mari serait de retour, quand il aurait un homme devant lui, il serait moins arrogant. Si vous saviez quels regards ont lancé ses yeux, quelle expression de haine présentaient ses traits. Je sais qu'il hante souvent pendant la nuit les ruines du Moulin Brûlé. Si cet homme en a connaissance, je vous le dis, monsieur Martin, il est perdu.

— Comment s'appelle ce coquin?

— Jean Bruno. Il n'est pas étonnant que vous ne le connaissiez pas, car depuis qu'il est revenu au pays, il ne se montre guère.

Le facteur resta silencieux; il se souvint d'avoir entendu l'aubergiste appeler de ce nom celui avec lequel il s'était rencontré. Il se demanda avec effroi si la lettre ne lui avait pas été dérobée; mais il se rappela toutes les circonstances et écarta cette supposition. Il crut être certain de ne pas l'avoir apportée; il se rassura et chercha à rassurer la villageoise; toutefois il lui promit d'aller attendre son mari à son arrivée au bourg, pour lui recommander la prudence.

Il se hâta de partir et, lorsqu'il fut seul, ses craintes le reprirent; il se remit à douter et peu à peu fut dominé par une terreur qu'il ne pouvait s'expliquer. Il accéléra sa marche et trouva une légèreté inaccoutumée pour franchir les haies et les fossés; malheureusement sa tournée était ce jour-là exceptionnellement longue, et le mauvais temps l'avait encore considérablement retardé.

Il arriva un peu plus tard que d'habitude au bureau; la receveuse, consultée par lui, affirma qu'il avait emporté une lettre pour madame André; un de ses collègues confirma cette déclaration.

Ce fut un coup de foudre pour lui; il envisagea avec terreur la responsabilité dont il avait à porter le poids; ses troubles augmentèrent quand il se rappela qu'à plusieurs reprises on était venu demander, au moment de l'ouverture des paquets, s'il n'y avait rien pour madame André.

Il vola plutôt qu'il ne courut au bureau de la voiture qui faisait le service de la station la plus rapprochée du chemin de fer au bourg. Georges André était arrivé, mais il était reparti aussitôt à pied pour son village.

Cette nouvelle produisit sur lui une commotion violente; la perspective d'une catastrophe dont il avait la responsabilité se

dressa devant lui; il vit cet homme qui arrivait la joie dans le cœur, trouvant par sa faute la mort au seuil de sa demeure, l'infortune s'abattant sur la veuve et les orphelins; les plus sombres nuages troublèrent son imagination.

Il n'hésita pas, et, sans se donner le temps de rentrer chez lui, se remit en marche.

Ceux qui le virent passer absorbé dans ses pensées, ne remarquant personne autour de lui, se demandèrent quelle grave affaire pouvait provoquer cette course haletante d'un homme qui avait dû revenir brisé de fatigue.

Après avoir franchi le quart de la distance, il s'informa du voyageur et demanda si on ne l'avait pas vu.

Celui-ci avait passé quelque temps auparavant. La joie du retour donnait des ailes à l'un, comme à l'autre la pensée d'un malheur à détourner. Plus de doutes, le malheureux s'était engagé dans un sentier qui le conduisait inévitablement au Moulin-Brûlé. Le facteur calcula qu'en prenant un sentier difficile, dangereux, il pouvait encore arriver le premier.

Il hâta le pas et atteignit l'endroit fatal lorsque la nuit était déjà avancée. Le lieu était propice à un guet-apens. Une espèce de tranchée était ouverte entre des rochers; des deux côtés, des arbres touffus formaient un ombrage impénétrable; les nuages allaient vite et voilaient à chaque instant la lune, dont les rayons blafards accentuaient encore le caractère sinistre du paysage.

Il s'arrêta; au milieu du frémissement du feuillage agité par le vent, il avait cru entendre le bruit de pas qui se rapprochaient; c'était sans doute Georges André qu'il avait devancé de quelques instants seulement; il allait marcher à sa rencontre, lorsqu'un coup de feu retentit et l'atteignit en pleine poitrine.

L'assassin sortit d'un fourré voisin, mais, au moment où il s'approchait de sa victime pour l'achever et le dépouiller, il se trouva en présence d'un nouvel acteur, et sa déception se traduisit par un horrible blasphème; il avait reconnu Georges André. La lame d'un couteau brilla dans sa main, mais il n'eut pas le temps de s'en servir, et roula sur le sol, atteint à la tête d'un vigoureux coup de bâton.

Une femme, affolée de terreur, se jetait en ce moment sur le corps du facteur.

— Malheureuse que je suis! dit-elle, je le prévoyais, il l'a tué.

Madame André n'avait pu résister à son inquiétude et, à l'heure où elle supposait que son mari devait arriver, elle était venue l'attendre; au bruit du coup de feu, elle était précipitamment accourue.

— Jeanne, lui dit son mari, rassure-toi, je n'ai rien.

— Ce n'est donc pas toi?... qui donc a-t-il assassiné?

Ils se penchèrent sur le corps de Martin, et le reconnurent aux rayons de la lune qui en ce moment éclairait son visage et son uniforme.

Les deux époux le transportèrent dans leur maison où il vécut encore vingt-quatre heures. Il raconta comment il s'était laissé voler la lettre dans laquelle Georges André annonçait son retour, comment il s'était décidé à prévenir à tout prix les conséquences de sa négligence, dût-il offrir sa vie en échange de celle du père de famille qu'il avait involontairement contribué à mettre en péril.

Victime obscure du devoir, il avait ajouté un nouveau trait à la liste de ces dévouements inconnus qui s'accomplissent journellement, sans être encouragés par l'espoir d'aucune récompense, sans même avoir pour dédommagement le souvenir qu'ils laissent après eux.

Louis COLLAS.



## LA BEAUTÉ VOLONTAIRE

M. Jolly, de l'Académie de médecine, vient de produire un travail fort intéressant sur la volonté humaine. La volonté n'a pas seulement le rôle que les spiritualistes lui assignent dans l'économie humaine, mais la volonté est admise par l'illustre professeur comme un agent puissant de la thérapeutique, ce qui veut dire qu'à l'aide de la volonté, on peut obtenir la guérison d'une foule de maladies. « Il n'est peut-être aucune maladie à laquelle la volonté ne puisse apporter, dit-il, le bienfait de son intervention. »

La volonté, comme faculté hyperorganique, tient sous sa dépendance le sentiment, le mouvement et l'entendement, et il suffira d'observer son rôle d'activité dans l'état physiologique, pour connaître sa puissance dans l'état pathologique.

Toute cette théorie de la volonté est fort ingénieuse, mais elle est moins nouvelle peut-être que M. Jolly ne se l'imagine. Il y a longtemps qu'une femme de beaucoup de mérite avait pressenti les prodiges qu'on pouvait attendre de la volonté humaine dans un cercle d'application tout mondain. Sa théorie reçoit de l'œuvre de M. le docteur Jolly une confirmation telle, que nous n'hésitons pas à la résumer ici à cause du profit pratique que les uns et les autres peuvent en tirer.

« Le premier devoir d'une femme est d'être jolie, mais on n'a pas besoin d'être jolie pour le paraître, et là seulement est le devoir, car il y a deux espèces de beauté : la beauté naturelle et la beauté volontaire.

Les femmes qui ont la beauté naturelle sont en général très-honnêtes; nous ne parlons pas de l'honnêteté de la conduite, mais de l'honnêteté de caractère. Les belles femmes ont presque toujours de la droiture dans le cœur et de la naïveté dans l'esprit.

Les autres femmes, sans être tout à fait perfides, sont plus compliquées; elles ont le cœur incessamment troublé de craintes vagues, l'esprit agité d'ambitions inavouées; elles luttent enfin, elles luttent contre les femmes belles. Leur vie est une étude continuelle des secrets de la séduction, des avantages à acquérir, à imiter, à balancer, à déconcerter, et cette préoccupation transparente, mais dont on ignore toujours la cause, cette inquiétude mystérieuse à laquelle on s'intéresse malgré soi, leur donne une sorte de fièvre qu'on pourrait appeler la fièvre de la coquetterie, une sorte d'inspiration de rayonnement qui ressemble aux choses les plus séduisantes : à la beauté, à l'esprit, à l'émotion et quelquefois même à la passion.

La pensée a son influence sur le charme de la physionomie.

« L'aspiration vers la beauté est déjà une séduction. Le visage de la femme qui pense à être belle est certainement plus agréable que celui de la femme qui est belle sans y penser. »

La femme volontairement belle l'emportera toujours sur la beauté paresseuse qui négligera les accessoires de la séduction. Une ex-coquette disait un jour à sa fille, femme belle et charmante qui se complaisait dans son excessive pâleur : « Prends garde, ma chère enfant, les jeunes femmes qui ne mettent pas de rouge sont toujours quittées pour de vieilles femmes qui en mettent trop. » Et la prédiction s'accomplit. La femme vertueuse mais pâle fut trahie par son mari quelques mois après, indignement trahie pour une femme horriblement fanée, mais toujours très-parée, très-endimanchée et surtout panachée.

Cet apologue, en établissant qu'une supériorité sottement négligée ne vaut pas une médiocrité adroitement cultivée, prouve aussi d'une manière péremptoire la toute-puissance de la volonté et affirme surtout que, dans le domaine des idées, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Eugène CHAPUS.

## Description des gravures dans le texte.

M. N° 13.

**TOILETTES DE VISITE.** — 1. Costume de faille et cachemire bleu marine. — Jupons uni à courte traîne, en soie. — Tunique en cachemire comprenant deux parties : l'une toute drapée, qui forme le côté; l'autre unie, qui entoure toute la jupe et se réunit à la première. Un biais et des plissés de faille entourent tous les bords de la tunique; les plissés sont coquillés sur les côtés. — Corsage en cachemire, terminé en pointe devant et derrière, et garni devant de groupes de trois boutons. Parement formant la pointe vers le coude, encadré de plissés en faille. — Lingerie plissée, à bords festonnés. Nœud de cravate crème. — Capote en faille bleu marine, à fond mou coulissé dans le bas pour former le bayolet. Tour de tête en tulle et blonde ruchée. Rose thé sur le sommet, formant le pied d'une plume crème qui retombe derrière.

2. Costume en sicilienne gris perle. — Jupons à traîne, entouré d'un volant plissé maintenu par trois coulisses avec deux têtes dans le haut. — Tablier garni de franges de soie à tête grillée, drapé et fixé dans le milieu du jupon. Une bande lisérée de faille recouvre l'ouverture du tablier; un de ses bouts est coulissé sur le bord inférieur de la jupe, avec nœud de faille sur le côté; l'autre bout est resserré et froncé sur la partie nouée du tablier. Poche « bonne femme » coulissée dans le haut et le bas, avec nœud de ruban. — Cuirasse à bords lisérés de faille et col rabattu; les manches sont terminées par un plissé de faille. — Lingerie en toile et ourlets à jour. — Capote en velours marron : fond mou et passe encadrant le visage; bayolet plissé derrière, maintenu par une barbe en dentelle crème qui se noue sous le menton. Tour de tête en tulle ruché devant; sur le sommet, une touffe de plumes grises dont le pied est dissimulé par un croissant d'or.

M. N° 15.

**TOILETTES D'ENFANTS.** — 1. Fillette de 11 à 13 ans. — Robe princesse en cachemire des Indes bleu ciel, ouverte en carré, avec plissé intérieur et broderies sur le corsage et le devant de la jupe. Volant de 15 cent. coulissé et monté à tête, posé dans le bas de la robe; même garniture au bas des manches et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie ouverte, en broderie anglaise (collerette et sous-manches).

2. Petite fille de 9 à 10 ans. — Costume en vigogne bleu marine. — Jupons plat devant, tout plissé derrière où les plis sont maintenus par deux pattes lisérées de faille bleu pâle, lesquelles sont boutonnées par chaque extrémité au jupon. Poche « bonne femme » sur le côté, soutenue dans le haut par une patte pareille aux précédentes, et qui est terminée par de longues boucles de ruban. — Corsage à basques entourées d'un double liséré bleu ciel et boutons de cette nuance devant. Un plissé termine les manches; il est coupé par une patte lisérée qui se boutonne sur le dessus. (Ce costume est posé sur un jupon de vigogne bleu pâle qui le dépasse de 15 cent.) — Chapeau de feutre gros bleu à passe relevée sur le côté derrière, avec nœud de ruban. Ruban assorti entourant la calotte et noué devant sur le pied d'une plume de même teinte.

3. Jeune fille de 15 ans. — Robe princesse en sicilienne gris perle, garnie devant de boutons de nacre et serrée à la taille par une ceinture en ruban nouée derrière. Gros liséré dans le bas de la robe, formant tête à un plissé de faille. — Ruche double en organdi autour du cou et des poignets.

4. Petit garçon de trois à quatre ans. — Robe *Baby* en cachemire blanc, montée à plis creux devant et derrière, avec une rangée de petits boutons de nacre au milieu. Des jockeys de même étoffe forment le haut des manches. Ceinture en large ruban rouge, nouée derrière. Collerette et manchettes en batiste plissée.

5. Petite fille de 9 à 10 ans. — Costume en taffetas havane et velours marron. — Jupons court, garni de boutons de nacre sur la couture de côté. — Tablier entouré de velours, drapé et fixé derrière par un large nœud de ruban assorti. — Corsage de velours à basque postillon derrière manches de taffetas terminées en cornet, avec draperie et nœud de ruban sur le dessus. — Lingerie en organdi plissé et bords festonnés. — Chapeau à fond mou, en velours épinglé gris, garni derrière d'une touffe de roses de trois teintes et d'un nœud de ruban à bouts flottants.

## Description de la gravure colorée n° 1300.

**TOILETTES DE RÉCEPTION.** — Costume en faille et cachemire crème. — Jupons à traîne, en faille, entouré d'un volant à bords échiquetés et tête coulissée trois ou quatre fois. — Polonaise en cachemire, de forme princesse très-collante, rayée et entourée de lacets « diamant » or, avec une dentelle crème sur tous les bords en bas et en haut, ainsi qu'au bas



des manches, celles-ci sont, en outre, garnies d'un plissé remontant en faille découpée. — Une écharpe en cachemire, entourée de lacets d'or et de dentelle, est drapée devant la polonaise comme un tablier, en formant une poche sur le côté, et revient se fixer gracieusement derrière où elle tombe sur la traîne.

2. Costume en faille et velours marron. — Jupou à traîne, garni devant d'un grand et d'un petit volant disposés en éventail. Sur les côtés du jupon, deux largeurs supplémentaires, arrondies et encadrées de velours et d'un volant, viennent se réunir et se draper au milieu derrière d'une façon originale. — Basquine formant un tablier carré devant, puis une basque plate terminée en pointe et tout en velours orné de franges; un col marin en velours semblable répète dans le haut du dos cette disposition. Parements de velours et franges au bas des manches. La basquine est terminée devant par des franges de soie, surmontées de pattes en velours faisant boutonnères et dont chaque extrémité est fixée par des boutons de soie.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 2.

(Annexe de l'édition n° 3.)

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en cachemire couleur noisette et faille havane. — Jupou à courte traîne; celle-ci, montée au milieu derrière avec une tête coulissée, est soulevée un peu au dessous par de larges coques et bouts de ruban havane. Le bas du devant du jupon est orné d'un large biais de faille et de trois biais plus petits. — Tablier court devant, tombant en pointe de chaque côté, entouré de biais et de plissés qui encadrent le milieu du jupon derrière; nœuds de faille fixant les angles du tablier à la traîne. — Corsage à devants de forme cuirasse, sans basque derrière. Col, parements aux manches et biais sur le bord inférieur du corsage, le tout en faille. — Capote en velours épiéglé havane, à fond mou formant le bavolet; plume havane ombrée sur le sommet, tour de tête et barbes coquillées sur le bavolet en dentelle d'Arkangel.

### REVUE DES MAGASINS

Une des qualités les plus prisées chez une couturière, c'est, sans contredit la modicité de ses prix. Madame DALTROPE-VORMUS — plusieurs de nos lectrices peuvent l'affirmer comme nous — est inappréciable sous ce rapport. Nouvellement établie, elle fait tout son possible pour attirer à elle une nombreuse clientèle, et sait bien qu'en se contentant de petits bénéfices, elle arrivera sûrement au but désiré. Son habitude du travail, d'ailleurs, son goût, son intelligence et son activité infatigable suffiraient à lui faire obtenir une confiance sans bornes.

Mme Daltrophe-Vormus connaît à fond l'art de la coupe, et ses corsages ont une grâce toute particulière pour mouler le corps. Quant aux jupons, personne mieux qu'elle ne sait les draper, les relever, et son imagination créatrice trouve pour chacun d'eux de nouvelles combinaisons.

Nous citerons, entre autres, une robe princesse en velours coté de nuance prune. Les devants sont garnis de petits boutons d'acier, dits boules, posés cinq par cinq jusqu'en bas; même garniture sur les poches et la couture des manches. Par derrière, la robe est ouverte depuis la taille, et les deux parties sont drapées et passées l'une dans l'autre dans des fentes ménagées à cet effet. Ainsi entre-croisées, ces deux parties sont tordues gentiment et fixées par une bande de velours, piquée de boutons d'acier; elles retombent ensuite en deux pointes sur une traîne de faille assortie, laquelle simule un jupon. (Écrire pour tous renseignements, Mme Daltrophe-Vormus, rue Vivienne, 14).

— Plus une femme est délicate et plus elle doit prendre souci du choix de son corset; mal conditionné, il peut causer de si grands dommages à la santé! Nous avons connu un vieux médecin qui demandait toujours à voir le corset de ses clientes, et dans le nombre il s'en trouvait plus d'un qu'il désapprouvait.

Avec la *Ceinture Régente* il n'y a rien à redouter: c'est un corset hygiénique par excellence, qui a reçu l'approbation des plus savants médecins. En dehors de ces qualités essentielles, elle possède aussi toutes celles qui favorisent la beauté des formes. Ce mot ceinture, qui rappelle le principe même d'après lequel elle est établie, ne doit donner de craintes à personne: on aurait tort de se la figurer d'apparence exigüe, ainsi que son nom semble l'indiquer. Dans la *Ceinture Régente*, on retrouve, au contraire, toutes les qualités du corset nouveau, mais avec plus de souplesse.

Mmes DE VERTUS sœurs ont toujours eu pour règle de conduite de faire un corset proportionné à chaque taille, corrigeant et embellissant la nature, et sans gêner aucune pour le corps. Ajoutons qu'elles n'ont jamais varié dans leur manière de faire: la *Ceinture Régente* est la même aujourd'hui qu'autrefois, à part les modifications dictées par l'allongement actuel de la taille. Le succès a si bien répondu aux efforts de ces dames que nous nous plaisons à le constater ici.

*Ceintures Régente* en satin noir bleu, blanc ou rouge cardinal, toutes sortent des magnifiques salons de la rue Auber, 12.

— Ainsi que nous l'avons dit déjà, la saison des bals est pour la maison LASSALLE et Cie une occasion de signaler son goût exquis. Les toilettes expédiées depuis quelques jours en province et à l'étranger par cette importante maison sont des types de grâce et de distinction. Le mélange heureux du satin, du taffetas et du crêpe, avec ornementation de guirlandes de fleurs, l'harmonie des teintes, la nouveauté des garnitures, sont dignes des plus grands éloges.

Les prix de la maison Lassalle sont beaucoup moins élevés que ceux des grandes couturières et l'on a aussi l'avantage de n'avoir jamais que des toilettes tout à fait comme il faut. On peut se faire envoyer des renseignements et connaître exactement les prix des costumes qu'on désire.

Nous avons vu aussi, dans les envois dont nous venons de parler, de très-jolies sorties de bal en cachemire brodé, avec franges de plumes ou bordure de cygne.

On sait que la maison Lassalle excelle à organiser les trousseaux et les corbeilles de mariage. Toutes les acquisitions de fourrures, cachemires, bijoux, étoffes de tous genres et objets de toilette, peuvent lui être confiés. La rapidité de l'exécution des commandes, qu'elle qu'en soit la difficulté, tient à une excellente organisation dans laquelle figure un personnel nombreux et intelligent.

Le prospectus de chaque saison est envoyé gratuitement à qui le désire. Adresser toutes les lettres et demandes à la maison de commission Lassalle et Cie (rue de Grammont, 21, à Paris).

— La *Favorite des Dames*, gentille petite machine à coudre, à mains, mérite bien son nom; quand une femme l'a prise à l'essai, elle la garde et ne songe plus à la changer. Car il est bon de dire à nos lectrices que toute machine *Favorite* qui ne remplirait pas le but de l'acheteur est reprise, dans le courant du premier mois, au prix de facture, en échange d'une véritable machine *Wheeler et Wilson* et en déduction du prix de cette dernière, pourvu que la machine rendue soit complète et en bon état.

Quant à la *Favorite des Dames*, c'est une gracieuse petite machine à un fil, avantageusement connue, et qui rend de grands services aux familles. Très-légère, puisqu'elle ne pèse que sept livres, on la déplace aisément, et rien n'est plus facile que de l'emporter dans sa boîte en voyage. Pour s'en servir on la fixe à une table quelconque. Si l'on veut une table spéciale, il suffit d'en réclamer une à M. SEELING, qui l'adresserait en même temps que la machine. Avec ces guéridons spéciaux, dont les prix varient de 35 à 40 fr., on peut à volonté faire marcher la *Favorite* à la main ou au pied.

Mais cette gentille *Favorite des Dames* est surtout considérée comme machine travaillant à la main. Beaucoup de femmes hésitent à prendre une machine à coudre, parce que le mouvement des pieds les fatigue; c'est ce qui arrive fréquemment avec les machines mal conditionnées et dures. Mais on n'a rien à craindre avec la *Favorite*: d'une main, on tourne la roue; de l'autre, on conduit le travail, qui se fait aussi promptement qu'on peut le désirer. Avec le livre d'instruction, on apprend très-facilement à s'en servir. En résumé, la *Favorite des Dames* — y compris cinq aiguilles, un étai, un tournevis, une burette, un guide droit, un ourleur à mouchoirs et un livre d'instruction — coûte 64 fr. Elle est garantie deux ans sur facture et envoyée *franco* de port pour toute la France. Dans tous les cas, on peut écrire directement à M. H. Seeling, agent de la Cie Wheeler et Wilson (boulevard Sébastopol, 20).

### SPÉCIALITÉS

Le *Rowland's Macassar oil* est un spécifique infailible pour l'entretien et la beauté de la chevelure, qu'il rend souple et soyeuse; ajoutons aussi que son usage journalier arrête la chute des cheveux, en facilite la pousse et en retarde la décoloration. Un succès persistant de bientôt 80 années doit suffire à inspirer une grande confiance aux personnes qui pourraient ne pas connaître ce produit vraiment supérieur.

Le *Rowland's Macassar oil* est une huile surfine dans laquelle on fait entrer des infusés d'herbes aromatiques possédant des vertus extrêmement tonifiantes et rafraîchissantes, dont il est bon de faire profiter les jeunes. Frotter tous les soirs la tête des enfants avec quelques gouttes de cet excellent élixir est chose excellente, et c'est bien pour ce motif qu'il a été adopté par la *Nursery royale d'Angleterre*.

Ce produit se trouve à Londres: chez Rowland and sons, Hatton-Garden, 20. — A Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Hogg, rue Castiglione, 2; Roberts, place Vendôme, 23; Ch. Fay, rue de la Paix, 9. M. D'A.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.